

« L'attaque »

(Printemps 1915 dans les tranchées de Champagne)

«[...] Nous allons attaquer bientôt. Cela veut dire que nous allons partir tous ensemble, en une seule fois, vers les Allemands ; ensemble,

c'est une façon de parler, parce que ça ne veut rien dire. On reste à chaque fois huit debout sur les trente de départ [...]

La fumée acre nous brûle le nez. Les éclairs se touchent. La terre tremble sous la mitraille et s'éboule. Les blessés crient à l'aide [...]Les vivants se regardent, muets [...]

- « Maman ! » appelle ce pauvre bleu du dernier renfort, couché dans quinze centimètres de boue [...]

- « Tu sais, dit un autre en pleurant, si j'y reste ce coup-ci, n'écris pas à Marie. Préviens plutôt les parrains, ils l'avertiront comme il faut, doucement [...] »

- « Cette croix, ici, tu l'enverras à ma mère [...]toi, si tu t'en sors ? »

La mort rôde. Dans cinq minutes, on va partir [...] Tous embrassent des papiers, des images, des photos... Au moins, la dernière pensée sera pour ces deux enfants aimés... pour les mamans qui se rongent de tourment... pour le vieux père... pour les sœurs, ... pour les femmes... Et beaucoup geignent maintenant... et pleurent sans honte. Pourquoi la honte ? On est tous pareils.

Trois secondes... deux... une... Dans la fumée étouffante et le tapage de l'enfer chargé de mitraille qui éclate, au milieu des cris des malheureux qui appellent, on part.

« Objectif, la tranchée brune » On a soixante mètres à faire. On est lourdaud mais rapide. À force de piétiner la boue, le sol nous paraît comme de la roche ... Ah ! Ces soixante mètres ! Comme ils sont longs ! Au bout de vingt pas, sur cent que nous nous comptons, il y en a déjà la moitié à terre, transpercés, crevés, éclatés ! On continue, pourtant, les autres, dos pliés, en s'attendant à... [...] On y est juste... On y est... Une vingtaine à peine... Je vais sauter au fond de la tranchée. Un Prussien y est accroupi, fusil droit. Quand il me voit, il est étranglé [...] Il décharge cependant sur moi un coup de fusil et je crois que la balle m'est passée entre les jambes [...] Je descends... Il me crie

-« Pitié ! Kam'rad. ... Klein... Klein. ... Famil' ! » Et deux doigts de la main droite se lèvent devant mon nez.

-« Famil', famil' ! » s'époumone l'homme en me montrant les doigts. J'ai compris : il a deux enfants ... Vais-je le tuer ? ... Non... Je l'aide à se lever. Il devine qu'il est sauvé. Ses yeux pleurent les mercis que je ne

comprends pas [...] Pas longtemps, parce que le petit Fréchou qui a pu lui aussi descendre sans encombre, apparaît au virage de la tranchée, à moitié fou, si ce n'est tout à fait. Lui, qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche, est maintenant comme enragé. La colère folle l'a envahi, il crie, les yeux exorbités : le feu de la bataille lui a fait perdre l'esprit [...] Quand il aperçoit le Prussien debout à côté de moi, il fonce sur lui avec sa baïonnette déjà rouge de sang... Il le transperce ! Pareil, il m'aurait saigné moi, si je ne l'avais appelé par son nom !

« Hè ... è. ... è ... » a fait l'homme en se pliant en deux [...] Mon Dieu, quand même ! Comment elle nous a fait devenir méchants, la guerre ... »

[Édouard Moulia, « Lo matricule 1628 », Reclams de Biarn

Gasconha, 36^{ème} année, n° 1, octobre 1931, p 1416]

"Samedi 25 mars 1916 [après Verdun]"

Ma chère mère,

(...) Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. (...)" in GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 103



Juillet 1915

L'attaque du 9 a coûté (c'est le chiffre donné par les officiers) quatre-vingt-cinq mille hommes et un milliard cinq cents millions de francs en munitions. Et à ce prix, on a gagné quatre kilomètres pour retrouver devant soi d'autres tranchées et d'autres doutes.

Si nous voulons prolonger la guerre, il faudra renoncer à ces offensives partielles et coûteuses, et reprendre l'immobilité de cet hiver. Je crois que dans l'état de fatigue où sont les deux infanteries, c'est celle qui attaquera la première qui sera la première par terre. En effet, partout on se heurte aux machines. Ce n'est pas homme contre homme qu'on lutte, c'est homme contre machine. Un tir de barrage aux gaz asphyxiants et douze mitrailleuses, en voilà assez pour anéantir le régiment qui attaque. C'est comme cela qu'avec des effectifs réduits les Boches nous tiennent, somme toute, en échec. Car enfin nous n'obtenons pas le résultat désiré, qui est de percer. On enlève une, deux, trois tranchées, et on en trouve autant derrière.

Michel LANSON

"Octobre 1915

Je crois n'avoir jamais été aussi sale. Ce n'est pas ici une boue liquide, comme dans l'Argonne. C'est une boue de glaise épaisse et collante dont il est presque impossible de se débarrasser, les hommes se brossent avec des étrilles. (...) Par ces temps de pluie, les terres des tranchées, bouleversées par les obus, s'écroulent un peu partout, et mettent au jour des cadavres, dont rien, hélas, si ce n'est l'odeur, n'indiquait la présence. Partout des ossements et des crânes. Pardonnez-moi de vous donner ces détails macabres ; ils sont encore loin de la réalité. »

Jules Grosjean" in GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 61

Comme vingt-quatre autres poilus injustement accusés d'avoir reculé devant l'ennemi, Henry Floch a été jugé ; il sera fusillé avec cinq de ses camarades (Durantet, Blanchard, Gay, Pettelet et Quinault), à Vingré le 4 décembre 1914. Réhabilité le 29 janvier 1921, c'est l'un des six « Martyrs de Vingré ».

"Ma bien chère Lucie, Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi : Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands, J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi.

Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre.

Ma petite Lucie, encore une fois, pardon. Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur.

Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité.

Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

Henry Floch" in GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 87

Une lettre citée par le rapport du 30 mai 1917 de la Section de renseignements aux Armées.

"Je te dirais qu'en ce moment tous les combattants en ont marre de l'existence. Il y en a beaucoup qui désertent - 10 à ma compagnie qui ont mis les bouts de bois dans la crainte d'aller à l'attaque. Je crois qu'on va faire comme chez les Russes, personne ne voudra plus marcher. Il est vrai que ce n'est plus une vie d'aller se faire trouer la peau pour gagner une tranchée ou deux, et ne rien gagner." in G. Pedroncini, 1917, *les mutineries de l'armée française*, coll. Archives Julliard-Gallimard, 1968

